

par **PHILIPPE RAYNAUD***

DR

Les ressorts communs de la tentation totalitaire

JE NE VOULAIS PAS ÊTRE ABSENT D'UN DÉBAT IMPORTANT et qui nous concerne tous mais je n'étais pas certain d'avoir une position très définie sur cette question et il m'est apparu ce matin qu'elle se situe quelque part entre les points de vue développés par Bernard Bruneteau et Gérard Grunberg. Mais j'ai accepté le défi dans la mesure où il allait me permettre de mieux savoir ce que je pense de cette affaire en y consacrant le temps qu'il faut pour pouvoir parler devant un auditoire éclairé.

Une querelle entre chercheurs

Je m'en tiendrai ici au problème précis du terrorisme islamique et de sa place dans l'histoire des terrorismes et de ce qu'on pourrait appeler les sensibilités terroristes. Même dans ce domaine, il existe en effet des feelings, des courants, des traditions, et je vais essayer de cerner ce qui caractérise notre période. Je partirai pour cela d'un débat interne aux sciences sociales qui a été largement médiatisé, débat entre deux positions, la première consistant à dire que l'engagement djihadiste est l'effet d'une radicalisation de l'islamisme – c'est la position de Gilles Kepel – et l'autre, pour reprendre une formule brillante mais un peu mystérieuse d'Olivier Roy qui assure qu'il n'y a pas du tout une radicalisation de l'islamisme mais une islamisation de la radicalité.

Je passe sur la rivalité entre experts, rivalité pour la reconnaissance dans le champ académique et qui fait qu'on n'hésite pas à s'envoyer des piques – c'est ainsi qu'Olivier Roy a traité Gilles Kepel de « Rastignac de sous-préfecture », l'autre ayant eu des mots à peu près aussi aimables pour son adversaire. Je voudrais plutôt m'intéresser au contenu des thèses et aux raisons pour lesquelles ce débat entre experts a connu un certain succès public.

* Professeur à l'Université Panthéon-Assas.

Essayons d'abord de résumer les deux thèses.

Gilles Kepel part d'une réflexion déjà ancienne. Son premier livre sur les banlieues de l'islam remonte à bientôt trente ans^[1] et il s'appuie déjà sur une connaissance directe des mouvements qui agitent le monde arabo-musulman^[2]. Depuis, il n'a pas cessé de mener des enquêtes sur la société française, à partir desquelles il est arrivé à des analyses qui vont dans le sens du sens commun mais qui impliquent aussi, à bien des égards, une rectification de ses thèses antérieures. En 2000 en effet, Gilles Kepel, comme d'autres, prophétisait ou croyait pouvoir prophétiser l'échec de l'islam politique dont le terrorisme n'aurait été que le contrecoup pathologique. Sa thèse à l'époque était que l'islamisme politique avait manqué son coup à peu près partout. Soit il n'arrivait pas à prendre le pouvoir soit, quand il le prenait, il ne parvenait pas à s'installer durablement. Sans doute le monde arabe n'était pas entré dans la voie d'une démocratisation radieuse mais l'islamisme politique avait échoué et c'est pour cela que ce qui en subsistait se réfugiait dans le terrorisme.

Mais depuis 2011 ou 2012, Kepel constate la pathologie en question s'est étendue dans le monde entier, prenant les proportions d'une pandémie, et qu'elle a des répercussions importantes en France, la France ayant pour lui une place très intéressante dans ce dispositif puisqu'il a toujours considéré – à mon avis à juste titre – qu'elle serait en fin de compte le lieu où se jouerait la question de la possibilité d'un islam qui, sans être parfaitement démocratique, vivrait à peu près correctement dans le monde démocratique. Il avait écrit sur ce sujet des choses fort intéressantes au moment de la guerre d'Irak de 2003, où il montrait que c'est cette place particulière de la France que les États-Unis ne comprenaient pas. La thèse que soutient Kepel aujourd'hui est une thèse qu'on pourrait appeler continuiste – et que ses adversaires appelleront culturaliste: elle consiste à considérer qu'émergent, pour différentes raisons, dans le monde de l'islam réellement existant, pour parler comme on le faisait autrefois, des éléments de plus en plus radicaux, avec un changement de sensibilité des musulmans de base, un fond de réislamisation du monde musulman. Parmi ces éléments radicaux, certains seulement sont directement politiques ou a fortiori attirés par le terrorisme, mais leur engagement n'aurait pas de consistance s'il n'y avait pas cette référence à l'islam et si dans un pays comme la France, ils ne s'appuyaient pas sur un conflit potentiel voire réel entre une partie des musulmans et le reste de la société française. Il n'y a pas d'identité entre l'islam et sa radicalisation, l'islamisme politique, mais il y a comme un continuum entre l'un et l'autre.

Ce qu'il y a de curieux chez Olivier Roy – et cela montre d'ailleurs que, comme souvent dans ces controverses académiques, les positions se durcissent mutuellement – c'est que son

1. Gilles KEPÉL, *Les banlieues de l'islam. Naissance d'une religion*, Seuil 1987.

2. Une des choses que Gilles Kepel ne manque jamais de rappeler, c'est que lui est arabisant contrairement à Olivier Roy qui, s'il connaît le persi et quelques autres langues sans grande importance, ne parle pas arabe.

point de départ reposait sur une problématique assez semblable à celle de Kepel : lui aussi analysait les raisons de la fin de l'islam politique. Comme disaient les Grecs, le propre d'une bonne théorie est de pouvoir sauver les phénomènes. Roy a développé une théorie qui est l'inverse de celle de Kepel mais qui vise elle aussi à sauver les phénomènes, à rendre compte de ce qu'on voit. Selon lui, il y a chez Kepel une dimension culturaliste, à travers l'idée d'une certaine continuité culturelle dans le monde musulman. Le principe épistémologique de Roy, c'est au contraire un anti-culturalisme radical, une position qui conduit au cadre théorique suivant : ce qui se passe dans le monde musulman, c'est la même chose que ce qui se passe ailleurs. Ici, la tendance est très fortement anti-culturaliste, à l'image des sciences sociales contemporaines dont on peut penser qu'elles sont la pointe avancée d'une culture qui est fondamentalement individualiste : on a partout affaire à des individus qui réagissent tous à leur manière aux données nouvelles.

Cette position a un côté paradoxalement naturaliste au sens où elle suppose qu'il y a une nature humaine qui est à peu près la même partout, ce qui fait qu'on peut faire n'importe quoi à partir de n'importe quelle culture ; c'est un peu comme chez Agatha Christie, chez qui Miss Marple, lorsqu'elle est confrontée à un problème un peu difficile, dit que c'est la même chose que dans son village de Saint Mary Mead parce que la nature humaine est partout la même. Il y a quelque chose comme cela chez Olivier Roy avec cette différence que la nature humaine étant partout la même, n'importe quoi peut toujours se passer ! Un de ses ouvrages les plus intéressants, les plus significatifs, s'appelle *La Sainte ignorance, le temps de la religion sans culture*^[3], qui note un phénomène très intéressant sur les revivals de religions aujourd'hui qu'il juge incultes et dans lesquelles il n'y a aucune prétention à restaurer la grandeur du cadre culturel d'où l'on vient. Les mouvements néo-catholiques du xx^e siècle célébraient l'art médiéval et la scolastique alors que les mouvements actuels expriment des aspirations simples à un nouveau dynamisme, sans préoccupation culturelle. À partir de cela, il explique que les Frères musulmans et l'islamisation des banlieues, c'est la même chose que les évangélistes aux États-Unis qui diffusent leurs idées et leurs pratiques en Amérique latine. Un peu partout on est dans le temps des religions sans culture, ce qui permet de déplorer en passant la baisse du niveau scolaire (sans aller trop loin car celle-ci est liée à la démocratie et qu'il faut être démocrate). En tout cas, l'idée fondamentale est celle de la continuité.

Pour prendre des questions plus controversées, Roy s'est ainsi distingué par un article dans *Libération* sur les viols de Cologne^[4], où il disait que l'accent mis sur la culture du Moyen-Orient ou les frustrations sexuelles dans cette partie du monde dissimulait le fait que, dans le fond, c'est partout pareil : il y a beaucoup de harcèlement sexuel en France par

3. Seuil, 2008.

4. Olivier ROY, « Cologne ou le Tartuffe féministe », *Libération*, 10 mars 2016.

exemple de la part de chefs de service qui dans leur grande majorité ne sont pas musulmans. Les viols et le harcèlement sexuel n'ont donc rien à voir avec l'islam: ni DSK ni Donald Trump ne sont musulmans et, pourtant, leur conduite dans ce domaine a pu être mise en cause.

Tel est le cadre de sa construction théorique. À partir de là, il remarque que beaucoup de djihadistes n'ont pas bénéficié de socialisation primaire musulmane: ce sont des jeunes qui viennent de milieux arabes laïcisés; ils sont donc plus radicaux que leurs parents, sans culture théologique. Ce sont d'ailleurs souvent de mauvais musulmans, qui mangent des hamburgers non hallal, et dont certains boivent même du vin.

La conclusion de tout cela est que l'islam n'est pour rien dans cette affaire. On a simplement affaire à des individus en quête de radicalité parce qu'ils n'aiment pas le monde comme il est et qui trouvent l'islam qui passe par là. La radicalité est première, l'islamisation de la radicalité vient ensuite. Il y a donc une demande, qui rencontre une offre. Cette islamisation de la radicalité explique le fait qu'on tue plutôt des mécréants, des juifs, des flics, plutôt que n'importe qui. Mais pour Roy, c'est secondaire. L'important est qu'il y ait islamisation d'une radicalité, manifestation d'une révolution essentiellement jeune, portée par une passion nihiliste: il y a un culte de la mort, comme on l'a rappelé ce matin, plus fort chez ces gens que dans les générations précédentes – (mais peut-être après tout lié au fait que la mort va donner accès au paradis). Il me semble pour ma part difficile de voir cette islamisation comme contingente tant l'offre est adaptée à cette demande, mais l'important est que cette analyse conduit aussi à une politique qui consiste à dire: «Circulez, il n'y a rien à voir!». La principale condition de la lutte contre le terrorisme est finalement la lutte contre l'islamophobie, puisqu'il s'agit, comme disait Mao Tsé-Toung, de rallier les forces intermédiaires et d'isoler les jusqu'au-boutistes, ces radicaux indéterminés qui deviennent terroristes. Tous les autres musulmans et islamistes sont totalement exonérés des soupçons et accusations qui pèsent sur eux. Le but doit donc être la normalisation des pratiques religieuses: il faut jouer la carte de la liberté religieuse au lieu de s'enfermer dans une laïcité idéologique. Laissons les musulmans être pleinement musulmans sous toutes les formes qui leur conviendront et l'on verra bien que la radicalité disparaîtra d'elle-même.

Gilles Kepel, lui, aboutit à des positions qui sont exactement l'inverse et il s'est progressivement rapproché, ce qui est assez courageux, de gens comme Laurent Bouvet, un homme qui reste fondamentalement de gauche, fondateur du mouvement qui s'appelle «le printemps républicain» et qui défend une laïcité stricte, celle qu'avait défendue Richard Malka, l'ancien avocat de *Charlie Hebdo*. Il a rejoint ce mouvement dont il dit qu'il peut être autant de gauche que de droite. À en croire ses admirateurs, Olivier Roy est un ancien maoïste de sensibilité de gauche, anti-Valls et, nous dit-on, libertaire^[5]. Il me semble qu'il ne faut pas

5. Cécile DAUMAS, «Olivier Roy et Gilles Kepel, querelle française sur le djihadisme», *Libération*, 14 avril 2016.

exagérer ce dernier aspect. Olivier Roy est un chercheur très estimable mais ce ne sont pas ses positions libertaires qui l'ont poussé il y a quelques années à se montrer compréhensif à l'égard de gens qui voulaient assassiner Robert Redeker! Ce dernier avait, selon Roy, « chatouillé la fatwa », ce qui pouvait lui provoquer des ennuis, et notre libertaire expliquait qu'il aurait dû réfléchir avant! Olivier Roy est libertaire en ce sens qu'il veut que l'espace islamique se déploie librement, quitte à écraser ce qui lui est hostile: c'est un libertaire à géométrie variable.

La singularité du terrorisme islamiste

Je me contenterai ici de quelques remarques sur les trois autres points que je voulais aborder: la genèse de l'islamo-gauchisme, la typologie des terrorismes et pour finir les ressorts communs de la tentation totalitaire.

La question de la genèse de l'islamo-gauchisme me paraît importante par rapport à la discussion que nous avons pu avoir ce matin. L'islamisme est-il égalitariste? Il communique historiquement avec les mouvements totalitaires et, parmi ceux-ci, avec les mouvements totalitaires plus proprement réactionnaires, c'est-à-dire avec le fascisme. On le voit très bien avec les fondateurs des Frères musulmans, qui sont des gens qui ont essentiellement peur devant l'effondrement de la transcendance pour parler comme Nolte, devant la liberté du monde occidental et le vide moral que cela crée, qui sont également troublés par l'absence de contrôle de la sexualité et de la féminité, et qui veulent restaurer un monde différent. Aujourd'hui, même si on peut discuter pour savoir si l'islamisme politique est totalitaire, on peut remarquer que ceux qui participent du mouvement totalitaire ont souvent de la sympathie pour les mouvements islamistes, et ce qui est singulier, c'est que cette sympathie, qui n'est pas absente à l'extrême droite, s'est surtout développée à l'extrême gauche.

C'est une des grandes mutations politiques auxquelles on a fait allusion tout à l'heure. Une des premières manifestations de ce phénomène est la conversion d'Ilich Ramirez Sanchez, dit Carlos, à l'islam révolutionnaire, auquel il a consacré un livre très intéressant: sa conversion repose sur l'idée que le relais de la critique communiste de l'Occident, qui s'est affaibli depuis la chute de l'Union soviétique, peut être pris par l'islamisme radical. Voilà une chose très frappante sur laquelle il faut méditer. Nous avons affaire aujourd'hui à une conjonction étrange entre des mouvements qui se veulent explicitement modernes, comme le marxisme – qui se présente même comme la pointe avancée de la modernité – et des forces qui non seulement sont intellectuellement anti-modernes mais s'appuient sur des sensibilités, des types d'affects qui sont antimodernes.

Parmi les nombreux auteurs réactionnaires que j'aime bien, il y en a un trop peu connu, Vilfredo Pareto, qui considérait que, parmi les déterminants fondamentaux des actions humaines, il fallait distinguer deux types: les résidus et les dérivations. Les résidus, ce sont les passions fondamentales, les dérivations, ce sont les constructions idéologiques. Les

résidus qui sont à la base des sensibilités islamistes moyennes sont de même nature que ceux que l'on trouve chez les catholiques traditionnels de type franquiste ou chez ces hommes machos désemparés devant la modernité qu'on appelle « machos primaires ». Ce n'est pas la même chose que les passions qu'on trouve chez les artificialistes bolcheviques. Il y a là une conjonction très étrange.

La typologie des mouvements terroristes est une question qui m'intéresse depuis longtemps. On peut distinguer les mouvements terroristes par deux types de critères: usent-ils de moyens limités? Ont-ils des buts illimités?

Si des terroristes usent de moyens limités, c'est en fait parce qu'ils frappent en priorité des cibles particulières. Ils sont dans une logique de guerre limitée. Ils ne veulent pas faire le maximum de victimes mais visent des personnes particulières. On se souvient des *Justes*, la pièce de Camus qui met en scène de gentils terroristes russes qui veulent tuer le grand-duc mais pas ses enfants, etc. Ce n'est pas l'ambiance d'aujourd'hui où il s'agit sans doute de tuer le grand-duc mais où l'on considère que c'est encore mieux de tuer les enfants avec...

Les terroristes ont-ils d'autre part des buts limités? Avec le califat, on a quelque chose de très étrange car le but recherché est énorme mais pas absolument impensable. Pour moi, c'est la différence fondamentale que je verrais entre totalitarismes classiques et islamisme: les totalitarismes visent une utopie absolue, c'est-à-dire quelque chose dont on est sûr qu'elle n'arrivera jamais - une société entièrement reconstruite sur un principe raciste ou une société radicalement communiste, c'est en effet un vide absolu. Une société qui vive conformément à la charia, même si cela nous épouvante, cela peut exister et cela a d'ailleurs existé.

C'est donc très différent. Voilà qui est probablement lié à une question que Gérard Grunberg posait ce matin sur la différence entre idéologie et religion. Le totalitarisme, c'est l'idéologie et l'idéologie le mouvement. C'est ce que dit Hannah Arendt: la logique de l'idée dévore l'idée, elle est plus importante que l'idée. Cela peut se défendre largement tant pour le communisme que pour le nazisme. Mais ce n'est pas si clair pour l'islamisme qui nous ramène à des choses très simples: il faut appliquer la charia, couper la main des voleurs, lapider les femmes adultères, organiser des mariages pour les combattants, etc. Cela me paraît d'une nature différente des projets totalitaires.

Pour finir, quels sont les ressorts communs de la tentation totalitaire? Il y a une trentaine d'années, j'avais écrit un livre avec François Furet et Olivier Rolin^[6] dans lequel le texte de Furet montrait l'espèce de complémentarité qui existe entre le terrorisme et l'État moderne. Ce dernier se caractérise par le fait d'être tout entier virtuellement soumis au

6. François FURET, Antoine LINIERS (Olivier Rolin), Philippe RAYNAUD: *Terrorisme et démocratie*, Fayard 1985, réed. Kindle.

droit: il n'y a pas de lois naturelles, il n'y a pas non plus de tyrannicide parce que le droit sature l'ensemble de l'espace. Le terrorisme repose sur le fait de refuser cela en ré-ouvrant un jeu qui doit d'ailleurs être ré-ouvert parce que la modernité, au moins quand elle se veut démocratique, se définit par une promesse infinie qui est celle de la liberté et de l'égalité – ce que Tocqueville appelle «l'égalité des conditions». Cette promesse n'est jamais totalement accomplie, ce qui fait qu'il y a en permanence deux critiques fondamentales possibles de la modernité: la première, qui explique qu'il faudrait réaliser les promesses d'égalité pour que, dans la société, les gens soient effectivement égaux. C'est le ressort de l'utopie communiste, qui se présente comme la réalisation d'aspirations universelles.

Il y a une deuxième critique, plus propre à la sensibilité fasciste, qui consiste à dire que c'est cette promesse elle-même qui est affreuse et mensongère, parce qu'elle contredit la nature, qui veut que l'humanité soit nécessairement inégale, composée, sinon de maîtres et d'esclaves, du moins de bons et de mauvais ou de nobles et de moins nobles et qu'elle soit en tout cas irréductible à l'égalité. De ce point de vue, ce qu'il faut refuser, c'est cette promesse et le système institutionnel qui est censé la réaliser.

Ces deux critiques fondamentales et qui ne sont entièrement fausses ni l'une ni l'autre semblent ne jamais devoir être éliminées parce que les hommes seront toujours plus ou moins insatisfaits. De cette donnée de base peuvent naître, dériver, des doctrines ou des idéologies qui s'appuient sur des passions caractéristiques du monde moderne qui sont:

- la haine abstraite, c'est-à-dire la haine de ce monde de l'égalité en tant que tel: le monde est horrible sans qu'on sache pourquoi;
- le ressentiment: on nous avait promis ceci, on ne l'a pas fait. Certains vont mieux que moi, ce n'est pas de ma faute mais de celle des autres: le jeu est faussé, etc.;
- enfin, la peur devant le caractère indéterminé de l'ordre social dans lequel agissent les individus: les gens n'ont pas de «repères».

Je crois que ce sont ces passions qu'on trouve dans les engagements terroristes. La réponse que je ferais à Olivier Roy, c'est que ce qu'il a en effet montré, ce sur quoi il met le doigt, c'est le fait que les gens qui s'engagent dans le terrorisme islamiste en Occident et dans la France d'aujourd'hui n'ont pas pour passion fondamentale la peur panique ni le ressentiment mais une espèce de haine abstraite pour le monde comme il va. Ils choisissent la radicalité terroriste parce qu'ils «sont contre», contre tout ce qui est pour: ils auraient pu être dans la bande à Bonnot ou avec Émile Henry en 1900. Mais cela n'existe que dans des conditions données par la présence de l'islam et de l'islamisme réels dont les ressorts sont plutôt le ressentiment et la peur que la haine abstraite. Cela donne une configuration assez originale.

Je terminerai par un mot sur une réflexion récente d'Olivier Roy pour lequel il est vain de vouloir dé-radicaliser des gens: on fait comme si c'était des malades alors que ce sont des gens responsables⁷.

En 1900, il y avait un débat public sur les anarchistes et les attentats qu'ils commettaient. Évidemment, on leur coupait la tête mais ils s'exprimaient au tribunal, ils n'étaient pas traités en irresponsables. C'est vrai, mais cela allait précisément avec le fait qu'on leur coupait la tête: c'était un monde où l'on avait des affrontements politiques ouverts mais où, dans certains cas, la question pouvait être tranchée – si j'ose dire – par la guillotine. Dans le monde démocratique d'aujourd'hui –est-ce sa force ou sa faiblesse?– on considère plutôt les criminels comme des gens qu'il faut soigner. À partir du moment où l'on a supprimé la peine de mort, il est très difficile de ne pas entrer dans la logique de la réhabilitation. Je ne suis pas sûr qu'Olivier Roy soit pour le rétablissement de la peine de mort – en tout cas, il ne le dit pas. Mais je suis sensible au fait que la déradicalisation ne sert peut-être pas à grand-chose mais je ne vois pas comment symboliquement on pourrait faire autrement que de dire: «Les terroristes sont monstrueux mais ce sont nos semblables, nos frères etc.». C'est la sensibilité d'aujourd'hui.

7. «Lors des procès aux assises des anarchistes autour de 1900 (comme celui d'Émile Henry en 1894), on avait un forum de débat: le militant défendait ses idées (bien sûr, cela se terminait par la guillotine, mais on le prenait au sérieux). Or aujourd'hui, on fait tout pour médicaliser ou infantiliser le radical (et surtout la radicale: la djihadiste en burqa paraît incompréhensible). Je crois qu'il faut leur accorder la responsabilité, et donc, bien sûr, les punir, mais les pousser à parler politique au lieu de s'enfermer dans la secte.» in Olivier Roy, «La mort fait partie du projet djihadiste», *Le Monde*, 12 octobre 2016.